Discours de S.E.M. Henri Monfrini, Ambassadeur de Suisse, à la fête nationale du 1er août

Autor(en): **Monfrini, Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Revue : die Zeitschrift für Auslandschweizer**

Band (Jahr): **13 (1974-1975)**

Heft 55

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-911407

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DISCOURS DE S. E. M. HENRI MONFRINI, AMBASSADEUR DE SUISSE, A LA FÊTE NATIONALE DU 1er AOUT

A l'intention de ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu le privilège de l'entendre, nous publions, ci-après, de larges extraits de la très intéressante allocution, prononcée par S.E. M. l'Ambassadeur de Suisse, lors de la Fête Nationale, célébrée le 27 juillet à Bruxelles, et le 1er août à Anvers.

Après avoir souligné combien il est nécessaire, mais aussi difficile, de renouveler le contenu des traditionnels discours patriotiques, S.E. M. Henri Monfrini poursuit :

« Le temps n'est plus où notre patriotisme pouvait se nourrir de la seule exaltation, parfois immodeste et pas toujours vraiment ressentie, de nos ancêtres glorieux et de nos institutions exceptionnelles; certes, ceux qui ont, aux époques historiques et les armes à la main, jeté les bases de la Confédération, au mépris de leur vie et de toutes les solutions de facilité qui s'offraient à eux, étaient des hommes étonnants; ils ont actuellement encore droit à notre admiration, et il est juste et nécessaire de toujours le rappeler. De même, ceux qui ont, au cours des siècles, progressivement forgé nos institutions, donné à la Suisse sa personnalité et sa force, discerné quelle pouvait être sa mission dans le monde et son rôle humanitaire, ne doivent pas être oubliés; nous leur devons également une pensée reconnaissante.

Mais il faut savoir reconnaître que le sentiment national des Suisses ne peut décidément plus, aujourd'hui, même si à juste titre il évoque le passé, se contenter de cette évocation.

Durant très longtemps, notre pays a pu nourrir cette illusion que nos vertus traditionnelles d'honnêteté et de travail, pratiquées à l'intérieur du périmètre helvétique sans grand souci de ce qui se passait au dehors, permettaient de résoudre tous les problèmes. Cette époque est aujourd'hui largement dépassée et nous devons faire l'effort de nous rendre compte, que cela nous plaise ou non, de l'état de dépendance où nous sommes maintenant, à l'égard de nos voisins immédiats tout d'abord, puis de la communauté internationale dans son ensemble. Rares sont devenus les problèmes, qu'ils concernent notre sécurité militaire ou intéressent l'économique ou le culturel, qui peuvent encore être pensés, et à plus forte raison résolus, en termes strictement helvétiques. La récente crise du pétrole, pour prendre cet exemple très actuel, a fait apparaître à quel point nous dépendions d'un contexte économique englobant non seulement l'Europe, mais le monde entier. Un autre exemple, tout à fait actuel aussi, de notre état de dépendance économique, est celui de l'inflation. Il est certain que notre seul marché intérieur, de par l'état de surchauffe qui le caractérise, est responsable, dans une certaine mesure de la très forte hausse des prix que nous connaissons en Suisse; mais cette inflation est principalement importée chez nous de l'extérieur, de par les prix que nous devons payer pour des fournitures indispensables.

Ces deux simples exemples, pris dans l'actualité immédiate, montrent à quel point nous devons, dans notre méditation sur les destins de notre pays, renoncer à raisonner en fonction des seules données de notre perception nationale ou même européenne.

Il serait évidemment facile de multiplier les exemples faisant apparaître cet état de dépendance, par rapport aux autres pays, où nous placent les réalités économiques d'aujourd'hui, sans même parler des autres. Il faudrait souligner aussi l'importance décisive qu'ont eue ces réalités économiques dans les évolutions sociales de notre pays. Il y a 120 ans, Friedrich Engels, dont ce propos n'aura certainement pas été la seule erreur, — il s'en faut même de beaucoup —, écrivait que la masse de la population suisse était vouée à l'agriculture et qu'elle semblait ne devoir jouer aucun rôle appréciable dans l'ordre industriel. Emboîtant le pas, un autre grand cerveau de l'époque, économiste distingué, prédisait que le Canton de Zurich ne pouvait même pas espérer être jamais doté d'un chemin de fer. En fait, en dépit de ces prédictions qui se voulaient finement pensées, le pays des paysans de jadis s'est mué en un Etat où, aujourd'hui, 49 % des personnes exerçant une activité lucrative sont occupées dans l'industrie, le commerce et l'artisanat, 44 % dans le secteur des services et 7 % seulement dans l'agriculture. Le pays pauvre que les Suisses quittaient, au siècle dernier, pour chercher fortune ailleurs, est devenu celui où se pressent, par centaines de milliers, des étrangers en quête de travail. Notre population, qui n'était paraît-il pas douée pour des activités autres que terriennes, a su par son labeur, et par son souci du travail bien fait, mettre sur pied un régime économique caractérisé par une activité intense et, s'agissant des produits de cette activité, par un niveau technique particulièrement élevé, apprécié d'ailleurs comme tel dans le monde entier. Pense-t-on vraiment que cette évolution impressionnante a pu se réaliser sans qu'intervienne une transformation fondamentale de nos conditions de vie, sur le plan personnel comme sur le plan collectif ?

Mais alors, dira-t-on, dans tous ces bouleversements, qu'est devenu l'amour que nous portions à notre pays et, pour tout dire, notre patriotisme? N'est-il plus qu'un feu éteint, étouffé par la haute conjoncture et la prospérité ? Je crois pouvoir vous rassurer.

En dépit de tous les événements extérieurs et intérieurs qui ont marqué le sort de notre pays, notre patriotisme est demeuré un sentiment profond et inné, reposant à la fois sur un attachement et sur un rattachement; il est attachement à mille aspects de notre vie nationale et personnelle, à tous les lieux de notre pays où nous nous sommes trouvés, à tous les visages que nous y avons rencontrés, à tous les souvenirs que nous en avons gardés et à toutes les choses de ce pays qui ont façonné notre personnalité et, en définitive, fait notre vie. Et notre patriotisme n'est pas seulement resté attachement; il est aussi et surtout demeuré rattachement, et sentiment très vif de ce rattachement à un ensemble, auquel nous appartenons par la naissance, dont nous sommes aujourd'hui toujours heureux et fiers de faire partie, qui que nous soyons et quelle que soit notre position dans l'échelle sociale. Car nous n'oublions pas que cette communauté, à laquelle nous appartenons, a réalisé de grandes choses, qu'elle a su s'affirmer dans tous les domaines, dans les bons et dans les mauvais jours, et qu'elle est respectée aussi bien en Europe qu'au-delà des mers. Notre patriotisme est demeuré enfin cette adhésion totale et quasi instinctive, quelles que soient nos opinions politiques, à un ordre de valeurs, dans le domaine de l'humanisme philosophique ou social, qui a de tout temps été incarné par la Suisse et qui nous paraît inséparable d'une existence digne de ce nom. Comme hier, nous voulons être libres, avant que d'être prospères, et nous voulons que notre Etat demeure un Etat de droit, et non un Etat où des principes qui sont pour nous fondamentaux soient subordonnés aux intérêts d'une classe ou aux caprices d'un individu.

Je renonce pour cette année à ma chronique habituelle des événements politiques suisses, dans le souci de ne pas allonger. Vous en avez d'ailleurs eu le reflet dans le « Courrier Suisse », dont vous aurez apprécié la nouvelle formule. Mais je me dois, puisque je viens de parler de notre volonté de demeurer les ressortissants d'un Etat de droit, de citer l'évolution, au cours de l'année écoulée, du problème jurassien. Dans ce domaine très difficile, notre démocratie a su en définitive trouver les voies légales nécessaires pour sortir de l'impasse, dans le respect de l'ordre constitutionnel et de l'ordre tout court. Churchill disait volontiers que la démocratie est un régime plein de défauts, mais que jusqu'à présent personne n'en avait trouvé de meilleur. Je pense qu'il aurait confirmé cette opinion au vu de la manière, fort lente et laborieuse il est vrai, mais qui demeure exemplaire, avec laquelle notre démocratie est parvenue finalement à acheminer le problème jurassien, que beaucoup jugeaient insoluble, vers une solution. »